

Porrentruy, le 2 Mars 1871.

Ma bien chère Sœur,

Comme dit qu'il y a plus d'une année que je ne t'ai écrit, je le crois, car, de tout temps, écrire, donner de mes nouvelles, n'a pas été mon fort; et, de plus, depuis ma dernière lettre, il s'est passé tant de choses dans notre vieille Europe, à proximité de notre Suisse, notre Suisse elle-même en a si vivement senti le contre-coup des événements qui se passaient à nos frontières, qu'il était difficile de trouver le calme d'esprit nécessaire pour écrire de longues lettres. Tu me pardonneras donc mon long silence, en regardant aux circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvés, surtout tu ne t'imagineras pas que, pour avoir été si longtemps, je t'eusse oubliée, ainsi que ta chère famille. Non, je pense au contraire, pour mieux dire, nous pensons souvent à vous, nous en parlons souvent aussi; et il n'est de jours où, dans nos cultes de famille, nous ne vous recommandions, en même temps que tous nos bien-aimés, au Père céleste pour qu'il vous garde et vous bénisse abondamment en J.C. de toutes les bénédictions dont il dispose en faveur des siens. Et c'est aussi par cette prière que je commence aujourd'hui ma lettre; et plaise au Seigneur de l'exaucer, dans sa miséricorde!

Anna, qui expédie ~~les~~ lettres avec la mienne, t'a donné au sujet de la famille tous les détails qu'elle pensait devoir t'interresser. Parmi les nouvelles que tu recevras, il en est une bien douloureuse, bien douloureuse: celle qui concerne notre cher père. Unis tes prières aux nôtres pour que le Seigneur lui rende la santé de l'esprit et lui donne la paix de l'âme. Il est tout-puissant, et contre toute espérance nous devons espérer, d'un mot il peut le guérir; il en a guéri d'autres plus malades que lui. Pourquoi ne pourrait-il pas en faire autant pour lui? Espérons donc toujours et au nom, faisons ce demander, d'assiéger le trône de la grâce, afin que, de cette rude épreuve, le Seigneur fasse sortir quelque bien pour nos âmes, à la gloire de son saint Nom!

Pour ne pas répéter ce qu'Anna te dit déjà, je ne te parle pas de Fritz, ni d'Oscar, ni d'Herbert, ni de Marie, ni d'Albin.

tière, ai de leurs familles respectives, je me réserve pour te parler de ma
gamelle et de moi-même, dont Anna ou de dit aron. Eh bien! grâces à
Dieu, nous allons bien. Depuis que je t'ai écrit, nul de nous n'a fait de
maladie; notre petit garçon, âgé maintenant de 15 mois, à quelq-
peu grandi, quoiqu'il ne soit toujours encore qu'un tout petit bout
d'homme, il est fort, bien portant, n'a jamais été malade, à vrai-
dire, ce dont nous ne pouvons assez remercier le bon Dieu, et proba-
blement d'ici dans quelques jours, quelques semaines, il pourra troller
par la chambre, sans avoir besoin d'être soutenu par sa tante, par
par sa grand-mère, ou par le papa, qui n'en sera pas fâché. Ma chère
femme a aussi toujours été assez bien, très-bien même, en regard à
tout le travail qu'elle a sur les bras, travail que la guerre entre la
France et la Prusse est encore venue doubler, tripler même. Car
pense un peu! Outre nos pensionnaires, jeunes gens de 13 à 18 ans,
fréquentant l'école cantonale de Porrentruy, nous avons été des semaines
loger quatre jeunes demoiselles fugitives de Montbéliard, et les nour-
rissant, ainsi que deux personnes âgées, de la même ville, qui s'étaient
réfugiées elles aussi à Porrentruy et logeaient, si ce n'est chez nous, du
moins dans la maison que nous habitons. Outre cela nous avons
eu plusieurs reprises deux de nos soldats Suisses à coucher, que l'on
invitait volontiers, vu la saison rigoureuse, à ~~prendre~~ partager notre
table, sans toutefois y être obligé, vu qu'ils faisaient eux-mêmes leur
cuisine. De la sorte nous avons été parfois de 15 à 18 à table,
sans compter le petit, et un nombre égal à coucher dans notre
logement. Pour quel travail pour ma femme! Heureusement
que notre chère sœur Anna pouvait lui prêter son concours et que
notre domestique faisait tout son possible. Maintenant, grâces
à Dieu, nous nous retrouvons dans notre état normal. Notre
ville qui fourmillait de fugitifs et pendant quelques mois de militaires
a repris sa physionomie habituelle, depuis que, les préliminaires
de la paix ayant été signés, les fugitifs ont pu retourner dans leur
pays et que les militaires nous ont quittés et sont rentrés dans leurs
foyers.

Tu désirerais peut-être que je te parle un peu de cette guerre
que t'en dirai-je? Elle a été déclarée, subitement, au moment où
l'on s'y attendait le moins, d'un jour, d'une heure, d'un instant
à l'autre. C'était un coup de tonnerre en un ciel limpide et
serain, n'étant annoncé par rien qui eût pu le faire prévoir.

depuis à l'autre, la Suisse a mis sur pied de 30 à 40 mille hommes,
ayant pour tâche de safeguarder la frontière de Broutray à Bâle et
Schaffouse. quinze jours après la déclaration de Guerre, soit au commen-
cement d'août, les Français étaient battus à Woerth, Wissembourg et
Forbach et en retraite sur toute la ligne. Le dix-huit août, nouvelles
victoires des Allemands autour de Metz; une armée de 25000 était
enfermée dans cette ville et ses alentours et fut obligée de se rendre,
quelques semaines plus tard. Mais déjà auparavant, une autre armée
presque aussi nombreuse, déposait les armes à Sedan et Napoléon
se constituait prisonnier du roi de Prusse. Par là, le théâtre de
la guerre s'était rapidement éloigné de nos frontières, vers la
fin d'août la plupart de nos troupes purent rentrer dans leurs foyers.
Mais ce ne fut que pour quelques mois. En octobre déjà nous avions
de nouveau de 2 à 3000 hommes dans notre district. leur nombre
fut augmenté vers le nouvel an et porté, dans notre district de
Porrentruy à 6 ou 8000 hommes. C'est que la guerre s'était de
nouveau rapprochée de notre pays. Belfort qui ne se trouve qu'à
12 lieues de Porrentruy, se vit assiégé par les Allemands. de plus une
armée française, se réunissait à Besançon, forte de 15000 hommes,
pour bloquer Belfort. dès le commencement de janvier, il se livra
presque chaque jour des combats d'avant-garde à une distance de
3, 4 ou 5 lieues d'ici. le 15 janvier une grande bataille eut lieu
dans les environs de Montbéliard; elle dura trois jours. d'ici on
entendait, non seulement le canon, mais encore le fusillade.
De nouveau les Français sont obligés de se replier sur Besançon;
cernés par les Allemands, il ne leur reste autre chose à faire
qu'à se rendre ou à ~~se~~ se réfugier sur territoire Suisse, en y
déposant les armes. Ils se décidèrent pour la seconde alternative
et notre sol est envahi par 80000 français, périssant de faim,
de froid et de misère. C'était au commencement de février. Mais
tenant que la paix est faite, on les expédie de nouveau dans leurs
pays; dans deux ou trois jours, les derniers auront quitté la
Suisse.

Tu vois par là que notre petit pays a aussi eu à souffrir
de cette guerre plus meurtrière que toutes celles qui l'ont pré-
cédée. Et toutefois, grâce à Dieu, nous n'avons qu'à le bénir. Il
nous a protégés et gardés; il nous a fourni l'occasion de venir en aide

quelque peu de malins, aux malheureux victimes de cette horrible
guerre. On a fait beaucoup, on aurait pu faire plus encore, n'ont
été que pour témoigner de notre reconnaissance à Dieu qui nous a épurés,
alors que tant de belles et riches contrées ont été dévastées, que tant
de familles, en Allemagne aussi bien qu'en France, ont été plongées
dans le deuil.

Maintenant la paix est faite. Sera-t-elle durable? On ne
croit généralement pas. Les conditions des Allemands sont si exorbi-
tantes, que les Français n'auront de repos que lorsqu'ils auront
pris leur revanche. C'est ainsi que d'ici deux, dix ou vingt ^{ans}, il en
est même qui ne parlent que de cinq ans, nous pourrions voir se
renouveler les horribles massacres, dont nous venons d'être spec-
tateurs, pour ainsi dire. La Suisse sera-t-elle alors épargnée,
comme elle l'a été cette fois-ci? Nous l'espérons, mais c'est Dieu
qui dirige les événements et qui sait ce qu'il nous réserve pour nos
châtiments, pour nous détacher du monde, pour éprouver notre foi et
pour sauver nos âmes. Aussi plus que jamais, je suis que il est né-
cessaire de se tenir prêt à tout, de placer en Dieu toute la confian-
ce et de ne s'appuyer que sur lui. Puisse-je, puisse-ils nous ne
pas nous contenter de le sentir seulement, mais agir en conséquence
chercher l'Eternel pendant qu'il se trouve, l'invoquer tandis qu'il
est près, afin qu'au jour de l'épreuve et de la détresse, nous sachions
où il est et puisse nous regarder à lui en toute assurance et confiance.

Ma chère sœur, Est-il besoin que je te dise, avant de terminer,
que nous formons mille vœux pour toi, pour ton mari, pour tes enfants,
que nous attendons impatiemment de vos nouvelles et que nous bénissons
l'Eternel si celles que vous pourrez nous donner seront bonnes, bien bonnes.
Oui, écris-nous bientôt, une longue, bien longue lettre. Dieu voulant, je
ne tarderai pas aussi longtemps à y répondre qu'à ta dernière.

Mille salutations de la part de ma chère femme pour toi,
ton mari, et tes enfants. mille salutations et baisers pour vous tous
de ma part aussi; et veuille, chère sœur, croire toujours, à l'in-
dérivable affection

De ton frère qui t'aime

O. Jung